Case
FRC
3403

DISCOURS

A PRONONCER

PAR UN DES MEMBRES

DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

DISCOURS

A prononcer par un des Membres des Etats-Généraux.

MESSIEURS,

LA situation effrayante où se trouve le Royaume, les finances épuisées, le Peuple gémissant sous le poids des impôts, la rivalité qui divise les différens Ordres de l'Etat, les troubles qui s'élevent, les esprits qui fermentent dans toutes les Provinces, les principes de la Monarchie mis en problême, & livrés à l'arbitraire des opinions, tout annonce une crise qui peut opérer les plus funestes révolutions, & il n'est aucun de nous qui ne tremble sur la funeste catastrophe où elle peut enfin aboutir; aucun de nous qui ne desire bien ardemment de voir terminer nos malheurs & nos craintes, & de contribuer au bien de l'Etat. Le Roi nous assemble,

comme le pere d'une grande famille, pour consulter ses enfans sur les moyens les plus capables d'assurer le bonheur de son peuple & la tranquillité publique. Concourons à ses vues paternelles, &, déposant tout esprit de rivalité, tout intérêt personnel, réunissons-nous dans un intérêt commun qui doit être le salut de tous.

Commençons d'abord par connoître la source du mal, pour en chercher le remede. Comment est-il arrivé que le Royaume le plus florissant de l'Europe, dans un temps de paix, & sous l'un des meilleurs Princes, d'un Prince juste, bon, économe pour sa personne, desirant ardemment le bonheur de son Peuple; comment, au milieu de ce Peuple qui s'étoit toujours distingué par un amour naturel pour ses Maîtres, les Sujets se trouvent-ils surchargés par les contributions, devenues nécessaires pour subvenir aux charges de l'Etat? Comment, malgré les impositions qu'il supporte, l'Etat se trouve-t-il appauvri et les finances insuffisantes? Comment les mécontentemens & les murmures éclatent-ils de tous côtés, souvent par des satyres injurieuses à la Majesté Royale, qui tendent à renverser les bases mêmes de la Monarchie? Il n'est personne d'entre nous qui ne se réponde à lui-même que tous ces maux viennent de la dépravation des mœurs.

Oui, Meſſieurs, la dépravation des mœurs a rompu tous les liens qui attachoient les Sujets à leur Roi, & les citoyens entr'eux. Les droits les plus ſacrés de l'union conjugale, ſont méconnus, tournés en dériſion. Les ſentimens de la douce tendreſſe qui forme l'union des familles, s'éteignent dans le cœur des enfans; la corruption a gagné toutes les claſſes de l'Etat; la voracité de l'ambition veut tout abſorber pour ſatisfaire des paſſions à qui rien ne ſuffit, & dont les beſoins s'accroiſſent toujours à meſure qu'elles s'enflamment; & la mauvaiſe foi & l'intrigue que l'ambition met en œuvre, tendent de tous côtés des pieges à la fortune des particuliers, & nous tiennent dans une inquiétude & une défiance continuelle qui corrompent toutes les douceurs de la ſociété civile.

Mais ce qui met le comble à nos maux, & ce que nos peres n'avoient jamais vu, c'eſt que ces mêmes déſordres ſe trouvent autoriſés par les maximes d'une *philoſophie* déſaſtreuſe, auſſi effrénée qu'inſidieuſe, qui, couvrant ſa profonde ignorance d'une hardieſſe impoſante & d'une réputation empruntée, flatte les paſſions pour s'inſinuer dans le cœur, enduit d'un miel perfide la coupe empoiſonnée dont elle infecte les citoyens, s'efforce de

les rendre, par principes, libertins, injuſtes, trompeurs, &, ſuivant les circonſtances, alternativement fiers & rampans, en leur propoſant les plaiſirs de la vie préſente, comme leur derniere fin, & par conſéquent l'intérêt des paſſions pour la regle des mœurs.

Jetons, en effet, les yeux ſur la multitude des livres infames répandus avec tant de profuſion dans la Capitale & dans toutes les Provinces du Royaume, & qui, trouvant le cœur de l'homme ſi diſpoſé à les accueillir, acquierent une célébrité proportionnée à la monſtrueuſe doctrine qu'ils renferment : liſons ces brochures ſcandaleuſes qui ne doivent leurs ſuccès qu'aux impiétés qui en ſolliciteroient la proſcription. On ne ſe borne même plus à ces principes funeſtes, que l'homme doit chercher ſon bonheur avant tout, que ce bonheur conſiſte dans les plaiſirs de la vie préſente ; que ſes devoirs, bornés à la juſtice & à l'humanité, ne lui commandent plus rien quand ils ſe trouvent en oppoſition avec ce prétendu bonheur : on en développe hardiment les affreuſes conſéquences, & l'homme, réduit à l'inſtinct des brutes, ne differe plus d'elles qu'en ce qu'il eſt moins heureux & plus dépravé.

Mais pour propager cette funeſte doctrine, il

falloit ſapper, s'il étoit poſſible, les fondemens d'une religion ſainte, qui, eſſentiellement ennemie des paſſions, leur oppoſoit ſans ceſſe une digue invincible ; il falloit calmer les alarmes d'une conſcience coupable ſur les terreurs d'une vie à venir, fondées, non-ſeulement ſur les principes de cette religion, mais encore ſur les notions naturelles d'une juſtice divine & d'une providence univerſelle ; il falloit, pour briſer toutes les entraves qui gênoient les penchans du cœur humain, renverſer la conſtitution d'une Monarchie qui, étant eſſentiellement liée avec la religion, tenoit encore les citoyens ſous la dépendance des loix ; il falloit, avant tout, corrompre les ſources de l'éducation, en commençant par anéantir une Société qui, formée ſous les auſpices de la religion, étoit conſacrée par ſon inſtitution à une éducation qui allioit, dans l'enſeignement public, les leçons de la vertu aux lumieres des connoiſſances humaines.

On n'a que trop bien réuſſi à cet égard. Cette Société a été proſcrite, & le projet de la *philoſophie* eſt aujourd'hui preſque conſommé. On blaſpheme impunément contre Jeſus-Chriſt & contre Dieu même ; on qualifie les Rois du nom de *deſpotes*, ſes fideles Sujets de celui d'*eſclaves* ; la religion de Jeſus-Chriſt eſt appellée *ſuperſtition* ;

ſes Miniſtres ne ſont plus que des Bonzes ignorans, hypocrites, intéreſſés à tromper la crédulité, pour régner avec empire ſur les Peuples & les Rois. Les ſentimens précieux de peres, d'enfans, d'époux, l'amour inné des François pour leurs maîtres, s'éteignent dans le fond des cœurs. La religion de Jeſus-Chriſt n'eſt plus qu'un vain fantôme, qu'on n'oſe même nommer dans un Royaume très-chrétien. Tous les liens de la ſociété civile & religieuſe ſe relâchent. La ſuppreſſion de l'Ordre que nous regrettons, a ſinguliérement accéléré les progrès du mal. Le vide qu'il a laiſſé n'eſt pas encore rempli : l'éducation négligée, ſur-tout dans les Provinces qui avoient moins de reſſources, alarme tous les vrais citoyens. On n'entend plus qu'un cri général ; on cherche des moyens de ſuppléer à ce qui nous manque, &, malgré tous les mémoires préſentés, tout le zele des Magiſtrats & des Evêques, on n'a juſqu'ici imaginé que des moyens infructueux ou très-inſuffiſans. La génération qui arrive ne reſſemble plus à celle qui va paſſer..... Que n'avons-nous pas à craindre pour la génération à venir ?

Pourquoi donc ſentant aujourd'hui nos beſoins, rougirions-nous de revenir ſur nos pas, en redemandant un ſecours dont la néceſſité redevient ſi

preſſante ? Hélas ! les Philoſophes ſe ſont félicités de la plaie qu'ils nous ont faite, comme de leur propre ouvrage ; ils s'en ſont applaudis, par la bouche d'un de leurs Chefs (1) ; &, quoique la prudence eût dû leur conſeiller de s'en taire, pour cacher leur affreux deſſein, leur vanité n'a pu réſiſter à l'oſtentation du triomphe, & la providence a permis qu'ils nous dévoilaſſent leur ſecret, afin que nous puſſions parfaitement comprendre les ſuites d'une deſtruction déſaſtreuſe, en connoiſſant la main qui l'avoit opérée.

Réuniſſons donc nos voix à celle du Clergé, qui, dans le temps où il ne paroiſſoit pas même permis de parler en faveur du corps célebre dont on avoit réſolu la ruine, lui rendit néanmoins un témoignage auſſi honorable que ſolemnel dans l'une de ſes Aſſemblées. Secondons les intentions des premiers Paſteurs, qui emploient encore avec tant de ſuccès au ſaint Miniſtere, ſes membres diſperſés dans les Provinces. Formons, avec tous les vrais citoyens, un vœu général, & redemandons aux pieds du Trône le rétabliſſement de la Société qu'on a proſcrite. Cette Société n'eſt point éteinte ; elle exiſte encore dans les Etats d'une

(1) Feu M. D.

grande Impératrice, qui ſentant tout le prix de ces hommes dévoués par la religion à l'éducation de la jeuneſſe, & profitant de nos pertes, a obtenu du Saint-Siege la permiſſion de les conſerver dans ſon empire, & les emploie avec ſuccès pour civiliſer les Provinces les plus incultes, en y propageant les ſciences avec les lumieres de la foi. Le Saint Pere ne refuſera point à un Roi très-Chrétien, ce qu'il a accordé à une Princeſſe ſéparée de la communion du Saint-Siege. Le Roi, qui manifeſte les diſpoſitions de ſon cœur, en appellant à ſa Cour les Membres de cette Société, pour entendre de leur bouche la parole divine, applaudira à nos deſirs. Sa bonté & ſa juſtice vont déja au-devant de nos vœux. Ne faiſons point un crime à nos Magiſtrats d'une opération dont ils ne prévoyoient pas les ſuites. Plaignons-les d'avoir été ſurpris par le tourbillon des opinions qui leur déroboit la lumiere. Un très-grand nombre avoit eu la force de réclamer hautement. Ne doutons pas que les autres, revenus de leur prévention, ne ſe hâtent de réparer le mal qu'ils ont fait. Ils ſavent que, ſi tous les hommes ſont ſujets à erreur, le courage de l'avouer n'appartient qu'aux grandes ames, ſur-tout quand la juſtice exige un tel hommage en faveur du bien public. L'expé-

rience les a détrompés des calomnies (1) qu'on affectoit de répandre. Cette Société, qu'on repréſentoit comme une armée redoutable, confédérée contre les Rois pour dominer ſur l'univers, s'eſt laiſſé immoler dans toutes les parties du monde, ſans ouvrir la bouche. Cette Société, qui accumuloit les tréſors du nouveau monde, a été diſſoute, & tous ſes Membres réduits à l'indigence, ſans que les biens qu'ils ont laiſſés aient puſuffire pour leur aſſigner un revenu qui fournît à leurs premiers beſoins, & leurs créanciers ont été ruinés. Que ſont devenus ces tréſors dont aucun d'eux n'a eu connoiſſance, dont aucun d'eux n'a profité ? Cette Société, qui régnoit en Souveraine dans le Paraguay, ayant des troupes et des armes capables de ſe faire redouter du Prince même dont elle occupoit les Etats, ſe réduiſoit à une poignée d'hommes apoſtoliques, qui, répandus dans un pays encore barbare, l'avoient arroſé de leurs ſueurs, & étoit parvenue, après bien des années d'un travail opiniâtre & pénible, à réunir des Sauvages errans dans les forêts, à en former des hommes & des Chrétiens, en leur prêchant

(1) On calomnia leur inſtitut & leur doctrine. L'*inſtitut* fut complétement vengé par l'*Apologie* de M. Cerutti, & la *doctrine* par les *Réponſes aux Extraits des Aſſertions*.

l'Evangile ; à en compoſer une grande ſociété ſous la direction de ces hommes évangéliques qui pourvoyoient à tous ſes beſoins, qui conſervoient au milieu d'elle l'innocence & la paix des premiers ſiecles de l'Egliſe, à donner enfin une nouvelle Province à l'Eſpagne, qui, payant à ſes maîtres un tribut, lui aſſuroit encore cette partie du nouveau continent contre l'invaſion de ſes voiſins. Qu'a-t-il donc fallu pour dépoſſéder ces puiſſans Potentats ? Un ſimple décret venu de plus de deux mille lieues, & auquel ils ont obéi avec la docilité de ſimples Sujets. Ces hommes ſi dangereux, dont la morale favoriſoit la corruption des mœurs, qui entretenoient des correſpondances funeſtes à la tranquillité des Peuples, ont été dépouillés, chaſſés de leurs anciens domaines, diſperſés, & même pillés ; on a fouillé dans leurs archives, on les a interrogés dans les Tribunaux, pluſieurs d'entr'eux ont été empriſonnés ; on les a obſervés en particulier dans toutes les parties du Royaume où ils ſe ſont répandus ; ils ont été vus de près par les Evêques employés dans le miniſtere. Quel complot a-t-on découvert ? de quel crime les a-t-on reconnus coupables ? Ah ! qu'on leur rende leur premiere exiſtence, ils ne demanderont pas même les biens dont ils ont été dépouillés. Ils trouveront,

comme à leur naiſſance, dans l'économie d'une vie frugale, dans le fruit de leurs travaux, & dans la généroſité des citoyens vertueux, des reſſources ſuffiſantes à leurs beſoins. Il ne leur faudra que la permiſſion d'exiſter, & leur utilité reconnue & juſtifiée par les regrets qu'ils ont laiſſés, leur attirera aſſez de Sujets pour réparer leurs pertes. Le diſcrédit où ſont malheureuſement tombés la plupart des Ordres Religieux, fera refluer dans le leur une partie des Sujets qui deſirent ſe conſacrer au ſervice de la religion en vivant en ſociété ſous les loix de l'obéiſſance.

J'ai dit que le vide qu'a laiſſé cet Ordre, n'a point encore été réparé, & j'oſe ajouter qu'il n'a pu l'être ; car, en rendant juſtice, comme je le dois, au mérite & aux talens de pluſieurs de ceux qui ſont prépoſés à l'enſeignement, ſur-tout dans les grands Colleges de la Capitale, on ne peut ſe diſſimuler néanmoins que la corruption des mœurs & l'eſprit philoſophique commencent à gagner pluſieurs des Membres ; on ne peut ſe diſſimuler qu'étant moins ſurveillés pour la conduite & pour les études, il eſt très-difficile d'y corriger les abus & d'y maintenir l'ordre. Voilà ce qu'une triſte expérience nous a appris. La Société que nous avons perdue étoit un Corps

qui se dévouoit, uniquement par religion, au bien public & particulier des familles, en formant le cœur & l'esprit de ses Eleves, pour asseoir sur des bases solides la prospérité de l'Etat & le bonheur des générations à venir. Ses Membres, bien loin de regarder leur profession comme un moyen de fortune, renonçoient au contraire à celle qu'ils possédoient dans le monde, afin de se consacrer aux devoirs de leur état. Pour s'y dévouer plus entiérement, ils vivoient dans une pauvreté & par conséquent un désintéressement qui, mettant chacun d'eux hors des atteintes de l'ambition & des complaisances du respect humain, le délivrant de tout souci, sans lui laisser craindre les besoins de l'indigence, & le faisant jouir de la considération du Corps entier, lui inspiroit plus d'émulation & de courage. C'étoit une Société où les Sujets n'étoient admis qu'après de longues épreuves sur l'intégrité des mœurs, & sur la capacité propre à leur vocation ; où, dès leur entrée, ils étoient dressés par des hommes à talens, qui avoient vieilli dans l'exercice de l'enseignement public, & ils étoient dans la suite dirigés & redressés par un régime qui veilloit de près sur la conduite de chaque Membre, & de loin sur le gouvernement général ; où chacun, jouissant

d'une honnête liberté, vivoit cependant dans une exacte dépendance, qui assujettissoit chaque Membre à l'Ordre par l'obéissance, & conservoit par-tout l'unité dans la marche des études. C'étoit un Corps enfin, qui, sans cesse alimenté par de nouveaux Sujets, & toujours prêt à remplir les vides occasionnés par le décès ou la retraite des anciens, ne laissoit jamais craindre la pénurie dans les Colleges qu'ils occupoient, & qui, en donnant des Instituteurs précieux à la Société, donnoit encore à l'Eglise une foule de Ministres éprouvés, qui, dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les missions, dans les congrégations particulieres, la servoient avec autant de désintéressement que de zele & de succès. Non, je ne crains pas de le dire, un pareil Corps ne pouvoit être l'ouvrage de l'homme, & l'Esprit de Dieu avoit pu seul le former. Jugeons-en par les grands secours que l'Eglise en retira dès l'origine contre l'hérésie : jugeons-en sur-tout, par les progrès effrayans qu'a fait l'impiété depuis qu'il n'existe plus. Malheur à nous & à notre postérité, si, reconnoissant à cet égard l'étendue de nos pertes, nous ne réunissons pas nos efforts pour la réparer !

FIN.